

*Ma chère,*

Vous ne m'avez pas assommée, mais c'est tout comme. Votre aveu m'a fait l'effet d'un coup de poing au ventre. Figurez-vous que je me suis évanouie sur place. Et que je viens de reprendre conscience sur la moquette. Je me relève à peine et c'est sous le choc que je me décide à prendre la plume avant qu'il ne soit trop tard.

Il est déjà trop tard, me direz-vous, puisque vous êtes enceinte. Vous. Enceinte. C'est incroyable, comme vous dites.

La pilule est un excellent contraceptif. Ajoutée à la capote anglaise et à un bon spermicide, je ne vois pas comment vous avez fait pour arriver à ce terrible résultat sans me mentir, à moins de vous appeler Marie. Passons.

Je ne veux même pas savoir comment un spermatozoïde a pu atteindre un de vos ovules. Et contrairement à vous, je ne m'étendrai pas sur ce prétendu accident dans le but d'éviter le sujet qui fâche.

L'incroyable n'est pas que vous soyez tombée enceinte par l'opération du Saint-Esprit et vous le savez très bien.

Que vous soyez tombée enceinte, c'est à mourir.

L'incroyable est que vous osiez m'annoncer cette funeste nouvelle comme un heureux événement, et l'insoutenable, le bonheur désinvolte et la joie manifeste que vous mettez à trahir notre accord. Car nous avions un accord, rappelez-vous. Ne jamais faire d'enfant, quoi qu'il arrive. Assurément vous l'avez oublié.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, vous exaltiez-vous juste avant que je m'évanouisse. C'est extraordinaire. Je ne pensais pas que ce serait comme ça !

Que croyiez-vous, ma chère ? Que j'allais sauter de joie au plafond ?

Pour ma part, je n'ai pas changé de ligne de conduite sous l'influence de quelque surplus

d'hormones. Mais vous n'avez pas tort, je ne peux pas savoir ce que c'est. Vous, vous le savez. Vous ne pensiez pas que ce serait comme ça, dites-vous. M'est avis que vous ne pensez plus du tout. Et c'est bien normal, vous êtes en train de perdre la tête. Ma chère, j'ose espérer que cette lettre vous la rendra.

Pour commencer, rien n'est plus jamais pareil à la naissance d'un enfant. Toutes les mères vous le diront, avec le sourire béat du fanatique pour les plus inconscientes, avec la grimace pour les plus lucides, celles qui savent qu'elles ne pourront plus revenir en arrière.

Effectivement, ma chère, à la naissance d'un enfant, il est déjà trop tard. Le mal est fait. On ne peut plus y remédier, à moins de l'éliminer et d'avoir le courage de passer le reste de sa vie en prison.

Rares sont les infanticides. Peu de mères passent à l'acte, toutes y pensent mais la grande majorité d'entre elles se contentent de jeter leur bébé par la fenêtre en imagination puis de se jeter sur lui la seconde d'après, pétries de culpabilité. Pourquoi?

On comprendra aisément que les liens du sang soient plus confortables qu'une paire de menottes aux poignets. Personne ne vous reprochera de vous être enfermée dans une prison dorée avec bébé à perpétuité. C'est une activité très bien tolérée par la société. Encouragée. Dédommée.

Ce que l'on comprendra moins, c'est pourquoi ces mères se jettent à corps perdu sur leurs nourrissons à l'instant même où elles envisagent de s'en débarrasser. Ma chère, l'explication tient en une phrase : quelle que soit l'horreur subite que peut leur inspirer leur progéniture, il y a longtemps que les mères ne peuvent plus s'en passer.

Car ce n'est pas à la naissance d'un enfant que rien n'est plus jamais pareil. C'est à sa conception. Rien n'est déjà plus pareil pour vous, vous en conviendrez. Il a suffi que vous tombiez enceinte pour vouloir faire exactement le contraire de ce que nous avons décidé d'un commun accord.

En vérité, malgré la peine que cela me cause, j'aurais bien tort de vous le reprocher car vous n'y êtes pour rien. Votre intention de garder cet

enfant n'est pas la vôtre, mais la sienne. En effet, toute larve qu'il est, cet enfant est en train de vous manipuler.

Comment cela est-il possible ?

C'est très simple. Biologique. Mathématique. Un spermatozoïde plus un ovule égalent un œuf. Cet œuf n'est pas grand-chose en soi. Il est invisible tellement il est minuscule. À vrai dire, il ne donnerait rien s'il ne se trouvait pas dans votre ventre. Il mourrait immédiatement. La différence, dans votre ventre, c'est que cet œuf prend vie.

Entendez-le littéralement. *Dans votre ventre, cet œuf prend vie.* Vous l'aurez compris, c'est de votre vie qu'il s'agit. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans, ni de miraculeux, ni d'extraordinaire. Il y a le plus redoutable parasite qu'il nous sera demandé de porter. Et de supporter. Au nom de l'humanité.

Car ma chère, l'œuf invisible finira par peser trois kilos sur votre vessie. Trois kilos avides, animés d'une mentalité de dictateur.

Le processus est déjà enclenché, vous avez dû vous en rendre compte. Tout juste formé, l'œuf s'est mis à se servir dans votre utérus comme s'il s'agissait de son propre Frigidaire.

Les premiers jours, vous n'avez rien senti. Le squatter vivait sur vos réserves. Les jours suivants, vous vous êtes sentie un peu souffrante. Vos réserves s'étaient épuisées et votre température interne légèrement modifiée. Le squatter, lui, n'en souffrait pas le moins du monde. Il s'était si bien gavé qu'il avait tout le loisir de chercher un moyen de faire reculer les cloisons de son réfrigérateur. Ce qu'il fit. Non pas de force. En se fabriquant un placenta, une sorte d'éponge capable d'absorber tous les éléments nutritifs qu'il n'avait plus à portée de main.

Vous avez commencé à vous sentir drôlement bizarre. À avoir mal au cœur. À vous dire que quelque chose n'allait pas. Et vous aviez parfaitement raison, quelque chose n'allait pas, vous ne saviez pas quoi sauf qu'il fallait vous en débarrasser. C'est pour cela que vous vomissiez sans cesse. Pour vous soulager de ce corps étranger, comme on se soulage d'un mauvais repas. C'était un bon réflexe. Très sain. Il aurait fallu continuer dans cette voie.

Malheureusement vous n'avez pas pu. Le squatter vous en a empêchée. Secoué comme il était par vos spasmes vomitoires, il a bien

compris qu'il devait vous rallier à sa cause pour continuer à se développer harmonieusement. Vous convaincre n'a pas été difficile. Grâce à son placenta, le squatteur se trouve en prise directe avec vos organes. En si bonne posture, il lui a suffi d'envoyer un ordre à votre cerveau, l'ordre de vous injecter des hormones dans le sang. Pas n'importe quelles hormones, entendez bien. Des hormones de bien-être, exactement celles que nous fabriquons naturellement lors de la copulation.

Le squatteur ne pouvait pas trouver de meilleur leurre. Depuis qu'il vous drogue, vous vous excitez. Vous vous exaltez.

– Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est. C'est extraordinaire. Je ne pensais pas que ce serait comme ça, disiez-vous.

Ma chère, le squatteur parlerait par votre bouche qu'il ne dirait pas autre chose. Trop heureux de vous manipuler comme une marionnette. De vous faire avaler en quantité des aliments que vous détestez et qu'il adore. De vous écarter des toxiques que vous adorez et qu'il déteste. De grossir dans votre ventre comme le pénis de votre mari les samedis soir.

Du coup, il n'y a plus de samedis soir. Votre

mari l'a remarqué bien avant vous. Mais il ne s'en offusque pas, votre mari. Il a entendu dire maintes fois que les femmes enceintes perdaient leur libido. Il vous respecte. Il patiente. Devant la télévision.

Parfois, vous vous asseyez à côté de lui et vous faites semblant de vous intéresser au programme en vous caressant le ventre. Votre mari finit toujours par s'en apercevoir. Il vous sourit. Il le trouve beau, votre ventre arrondi. Sa naïveté vous attendrit. Rien d'autre. Vous ne lui avouerez jamais qu'il est cocu. Que vous vivez un samedi soir perpétuel avec un embryon en pleine expansion.

Parce que vous n'en avez pas conscience. Parce que vous ne voulez pas voir la réalité en face.

La réalité est la suivante. Vous avez dans le ventre un fœtus qui dépasse la taille de n'importe quel pénis. Vous avez le rose aux joues, les yeux pétillants et les seins gonflés que l'on connaît. Vous ne pensez plus qu'à ça mais vous ne pensez pas, pas une seule seconde, que vous êtes en train de commettre un inceste. Un inceste, ma chère.



Évidemment, c'est le genre de choses que l'on ne peut pas se dire quand on n'arrête pas de jouir. On jouit. Plus de passé. Plus d'avenir. Impossible de revenir en arrière ou de prévoir les conséquences de ses actes. On ne doute de rien.

Le fœtus, non plus, ne doutera de rien. Il n'aura plus besoin d'élaborer de nouveaux stratagèmes pour se faire accepter. Il se sentira parfaitement chez lui à l'intérieur de vous. Vos muqueuses utérines, ramollies de plaisir, s'élargiront à mesure qu'il grandira et plus il grandira, plus vous le nourrirez pour qu'il grandisse encore. Il aura largement de quoi. Vous mangerez pour quatre. Vous prendrez plus de deux kilos par mois sans aucun complexe.

Du reste, vous pourrez vous réjouir l'un de l'autre en toute impunité car, aussi incroyable que cela puisse paraître, personne ne vous jettera la pierre. On vous sourira à tout bout de champ. On vous laissera la place dans les autobus. On portera vos paquets. On vous ouvrira les portes comme à la plus belle femme du monde. Ne dit-on pas que les femmes éprises sont les plus séduisantes ?

Ma chère, que vous trompiez votre monde m'importerait peu si le monde ne se trompait pas. Le monde se trompe et vous le savez. Nous l'avons observé dans notre entourage. À défiler ventre en avant et à parler de faire un enfant comme on parle de faire l'amour, les femmes enceintes en incitent plus d'une à passer à l'acte. C'est sans doute ce qui vous est arrivé. Il y a fort à parier que vous ayez croisé quelques-unes de ces jouisseuses pour que vous commettiez cet acte contre nature et risquiez de répandre l'épidémie à votre tour. Je vous rappelle que je suis votre raison. La planète est déjà surpeuplée. Si vous persistez, soyez sûre que nous finirons asphyxiés.

Mais je m'égare. Sauver la planète est le cadet de vos soucis. Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nombril. Regardez-le, justement, votre nombril. Et posez-vous la question suivante : désirez-vous un seul instant mettre au monde la chose palpitante qui s'y trouve ?

Soyez honnête, bien sûr que non. Vous ne désirez pas cet enfant. Cet enfant, vous l'avez. Et vous ne désirez rien d'autre que de le garder

à l'intérieur de vous comme le pénis de votre mari après l'amour.

Dans ces conditions, inutile de vous dire qu'au neuvième mois rien ne sera prêt pour l'accouchement. Vous aurez manqué la moitié de vos séances de préparation. Vous n'aurez pas posé le papier peint doré dans la chambre de l'enfant. Vous ne voudrez pas aller à l'hôpital et la péridurale ne vous fera aucun effet. Vous hurlerez. Le bébé aussi. En se glissant par où il est venu, cet imbécile se sera imaginé trouver meilleur logis. Il tombera dans le vide. En laissera un autre derrière lui. Un vide de trois kilos dans votre ventre. Avec ça, ma pauvre chère, vous tomberez des nues jusqu'à l'enfer.

Jamais vous ne vous remettrez de votre grossesse. Jamais l'enfant ne se remettra de sa naissance. Tout juste né, il dressera son petit visage froissé vers vous pour vous demander l'impossible : retourner en votre sein.

Vous lui donnerez le sein. Ce sera mieux que rien. Sa bouche sur vos tétons, il continuera de vous aspirer et de vous titiller. Vous retrouverez un peu de la jouissance passée. Mais rien ne

sera plus jamais pareil, comme disent les mères.

Et tout ira en empirant. Bientôt vous n'aurez plus de lait, ni dans le sein droit, ni dans le sein gauche. Vous n'aurez plus que vos yeux pour pleurer en vous demandant ce que vous avez fait. Votre petit chéri sera terriblement frustré. Vous vous sentirez atrocement coupable.

Votre cocu de mari s'agacera tout seul sur son canapé. Impossible de se concentrer sur son émission préférée. Vous ferez les cent pas devant la télévision, à pleurnicher dans les bras de votre amant, lui agrippé à vos seins flétris, vous le berçant de bas en haut. Votre mari a entendu dire maintes fois que jeunes mères et nourrissons vivaient une relation privilégiée mais tout de même, il ne pensait pas que ça se passerait comme ça, votre mari.

Quand il osera vous en faire la remarque, vous serez surprise de lui répondre que c'est de sa faute. Il n'avait qu'à pas vous féconder. Il n'avait qu'à pas couper le cordon ombilical. Comment n'y avez-vous pas pensé plus tôt ?

Désormais, votre mari fera un excellent bouc émissaire. Vous ne raterez plus une occasion de lui en vouloir :

Parce qu'il tire la chasse d'eau en pleine nuit et que le bébé se réveille à cause du bruit.

Parce qu'il ne tire pas la chasse d'eau et que le bébé se réveille à cause de l'odeur.

Parce qu'il va chercher le bébé et qu'il ne sait pas le tenir correctement.

Parce qu'il ne va pas le chercher et que vous n'avez pas trente-six bras.

Parce qu'il ne prépare pas le biberon assez vite.

Parce qu'il le prépare trop vite et qu'il en met partout.

Parce qu'il distrait le bébé quand vous lui donnez le biberon.

Parce que le bébé pleure quand il le lui donne.

Quoi qu'il fasse, rien ne vous conviendra. La petite queue rouge qu'il agitera courageusement devant vous les samedis soir vous laissera de glace. Rien n'égalera les trois kilos de sexe que vous aviez dans le ventre.

Mais vous ne lui direz pas ça, à votre mari. Vous lui direz que vous n'avez pas la tête à la gaudriole. Et vous rejoindrez définitivement la chambre de votre préféré de peur qu'il ne soit victime de mort subite du nourrisson.

En effet, vous serez terrifiée à l'idée que votre enfant vous quitte. Si cela devait arriver, vous préféreriez le tuer de vos propres mains.

C'est à partir de ce moment-là que vous aurez ces envies subites de le jeter par la fenêtre. Parce que vous aurez réalisé que vous ne pouvez pas vous en passer. En conséquence de quoi, vous ne pourrez rien lui refuser.

Vous ne serez pas la seule. Vous serez comme toutes les mères.

Au square, vous parlerez avec quantité d'entre elles sans jamais croiser leur regard et sans jamais qu'elles ne croisent le vôtre. Vous aurez toutes les yeux braqués sur vos petits chéris respectifs. Ils seront les plus beaux. Les plus intelligents. Les plus drôles.

Vous vous accorderez à dire qu'ils grandissent trop vite et qu'il faut en profiter au maximum.

Vous en profiterez au maximum. Mais votre enfant grandira toujours trop vite pour vous. Il n'y aura qu'à voir ses vêtements. Ils seront toujours trop petits pour lui.

Ma chère, vous pourrez le porter dans vos bras tant que vous pouvez, vous pourrez lui

parler petit singe toute la journée, vous pourrez lui faire avaler des soupes à n'en plus finir, vous ne parviendrez jamais à l'empêcher de marcher, de parler et de vous renvoyer vos soupes à la figure.

Qu'importe, vous vous obstinerez. Vous ne voudrez pas en perdre une miette.

À la fin de votre congé de maternité, vous ne reprendrez pas votre travail. De toute façon, il n'était pas intéressant. Et gagner un salaire à la sueur de son front pour le reverser intégralement à une nounou quand on peut bénéficier d'un congé parental d'éducation vous paraîtra complètement absurde.

Complètement absurde, aussi, de faire appel à une baby-sitter pour que vous accompagniez votre mari ou vos amies au cinéma, à un dîner sans-les-enfants ou Dieu sait où.

Pour la forme, vous trouverez des excuses et regretterez de ne pas pouvoir vous libérer. On sortira sans vous. On vous racontera le lendemain. On s'arrachera les cheveux en essayant de trouver des solutions à un problème que vous n'avez pas.

Vous tiendrez bon. Personne ne parviendra à

s'occuper de votre bébé d'amour et de votre intérieur à votre place. Surtout pas votre mère. Encore moins votre mari.

Votre mari baissera les bras, si c'est encore possible. Il aura bien compris qu'il n'était pas à la hauteur de la situation. Il mettra les bouchées doubles à son travail. Là-bas, on le lui rendra bien. Son patron l'augmentera. Sa jeune stagiaire l'adorera.

Chez vous, quelques-unes de vos amies viendront prendre le thé en désespoir de cause, comme on visite un malade. Vous ne pourrez pas aligner trois mots sans penser à la couche qu'il faut sûrement changer, au coin de la table basse en train de foncer sur le crâne du pauvre petit chéri, au goûter de quatre heures jusqu'à quatre heures et demie et au dîner ensuite, restet-il assez de carottes dans le bac à légumes? Faudra-t-il vous résoudre à lui faire avaler un de ces petits pots indignes? À quelle heure ferme le supermarché? J'ai quelques courses à faire, veux-tu m'accompagner?

Une fois ou deux on vous tiendra la chandelle mais bientôt, on vous laissera tranquille. Enfin. En tête à tête avec votre progéniture. À faire la navette entre le square, le supermarché



et la maison avec une impression de déjà-vu bien cotonneuse.

Ma chère, vous ne ferez pas mieux que votre mère. Vous vous serez bercée des mêmes illusions.

Je ne vous raconte pas d'histoires. Il y a des sociologues qui ont démontré bien avant moi que l'arrivée du premier enfant signait la fin du partage des tâches ménagères. Vos efforts précédents n'auront servi à rien. Vous vous retrouverez trente ans en arrière. Vous vous surprendrez à répéter les mêmes gestes que votre mère, et votre mari, affalé sur le canapé après une longue et dure et vigoureuse journée de travail, vous rappellera sans cesse votre père.

Vous l'appellerez papa. Il vous appellera maman.

Il y aura le même cahier Clairefontaine au milieu des épluchures sur la toile cirée de la cuisine. Vous y tracerez des B et des A et des B.A.-BA avec votre enfant sur les genoux et puis le lendemain, le lendemain matin, ça ira encore moins bien.

Jamais vous ne pourrez suivre votre enfant à l'école. C'est interdit. Il faudra cependant vous résoudre à l'y déposer. C'est obligatoire.

Aussi, tous les matins devant l'école, vous aurez une crise de tachycardie en le regardant disparaître par la porte cochère. À la place de cette porte, vous verrez l'entrée d'une grotte dont la maîtresse des lieux ne serait rien de moins qu'une horrible sorcière.

Vous traînerez longtemps après la sonnerie, en compagnie des mères du square que vous retrouverez dans le même état que vous. Ensemble, vous essayerez de recueillir des preuves pour chasser la maîtresse qui fait bouillir vos pauvres petits dans son chaudron tragique.

Vous ne me croyez pas ? Passez devant les écoles, ma chère, tant qu'il en est encore temps. Voyez le beau troupeau de zombies qui s'y agglutine parce qu'une fois dedans vous n'y verrez plus rien.

Vous vous fondrez dans la masse. Quand vous vous disperserez ce sera pour rentrer chacune chez vous et faire les mêmes choses. Pleurer d'angoisse. Calmer cette angoisse en passant l'aspirateur. Vous persuader que l'enfant vous reviendra malgré tout. Préparer son retour en attendant la sortie des classes. Les goûters faits maison, ça occupe.

– Alors comment ça s’est passé ? vous l’interrogerez à quatre heures et demie tapantes. Elle a été gentille, la maîtresse ?

L’enfant ne répondra jamais, il fera semblant de ne pas entendre pour ne pas vous faire de peine, mais son sourire éclatant vous brisera le cœur. Et ce ne sera rien, comparé à ce qui vous attend.

À dix ans, il vous fermera la porte de la salle de bains au nez.

À douze, vous ne pourrez plus dormir dans sa chambre.

À quatorze, il déchirera le papier peint doré que vous vous serez enfin décidée à poser.

À seize, vous l’attendrez jusqu’à minuit tous les samedis soir.

À dix-huit, vous deviendrez insomniaque.

À vingt, il laissera tout en plan et il fichera le camp.

À vingt-deux, vous serez encore en train de l’attendre. Vous n’aurez pas changé un bibelot de place dans sa chambre.

À vingt-quatre, il se mariera contre votre avis.

À vingt-six, vous le harcèlerez pour qu’il vous fasse un petit-enfant.

À vingt-huit, il n'y aura plus personne au bout du fil.

Il n'y aura plus que des souvenirs. Vous dresserez un autel à sa mémoire et vous pleurerez autant de fois qu'il y a de photos sur vos murs.

On se sent bien seul, dans la vie.

Un samedi soir, tout de même, vous repenserez à la petite queue rouge de votre mari. Était-elle si petite ?

Vous vous retournerez vers lui. Il ne sera plus là. Parti avec la stagiaire.

Vous vous laisserez tomber dans le canapé vide. En dépression.

Vous vous souviendrez qu'un couple sur deux se sépare quelques années après la naissance d'un enfant.

Vous vous souviendrez qu'à l'arrivée d'un enfant rien n'est plus jamais pareil.

Vous vous souviendrez que vous avez cinquante ans. Divorcée, sans emploi, en pleine ménopause.

Vous prendrez du Prozac. Vous prierez pour que votre enfant ne meure pas avant vous. Vous aurez envie de tomber gravement malade, avec

l'espoir minable qu'il revienne vous tenir la main.

Il ne reviendra pas. Sa voiture tombera en panne sur le chemin de l'hôpital.

On se sent bien seul, dans la vie.

Maintenant ma chère, j'imagine que vous avez repris vos esprits.

Que vous avez bien en tête les raisons pour lesquelles nous avons décidé de ne jamais faire d'enfant, quoi qu'il arrive.

Que vous vous rappelez que depuis 1975, il existe des cliniques spécialisées à l'intérieur desquelles des médecins performants soulagent des femmes aussi perdues que vous.

N'ayez pas peur. Ils vous sauveront la vie.

Ne pleurez pas. Neuf mois d'orgasme contre le reste de son existence, ça n'en vaut pas la peine. Vous auriez fait un pacte avec le diable que vous ne vous en tireriez pas mieux.

Dieu merci, il n'est pas trop tard. S'il était trop tard, vous ne laisseriez pas votre raison vous remettre sur le droit chemin. Ma chère, il y a si longtemps que nous ne communiquons plus. Depuis que votre mari vous a entreprise, exactement. Impossible de vous joindre. Votre

aveu m'a littéralement effondrée mais après réflexion je remercie le ciel que vous m'ayez appelée au secours.

Vous pouvez me faire entièrement confiance, je ne vous décevrai pas. Je vous accompagnerai à la clinique, je serai là pour vous tenir la main et je vous promets, je vous promets sur la tête de qui vous savez, que nous trouverons de quoi combler votre existence.

Comme vous voyez, on n'est jamais vraiment tout seul, dans la vie.

Maintenant, vous savez ce qu'il nous reste à faire. Ne perdons pas de temps, ma chère. N'attendons pas que la larve vous emporte tout à fait et que je ne puisse plus vous raisonner.

Téléphonons, ma chère. Téléphonons et prenons rendez-vous le plus tôt possible.

Tout de suite, si c'est possible. C'est possible.

Ma chère, cessons d'écrire, reposons cette plume et décrochons le téléphone.